



*Kathleen Gyssels, “Black-Label ou les déboires
de Léon-Gontran Damas”, Caen : Éditions Passage(s),
2016, 298 p., ISBN 979-10-94898-01-7*

Kathleen Gyssels, professeure de littératures de la diaspora noire et juive à l'Université d'Anvers, consacre son dernier ouvrage au poète guyanais Léon-Gontran Damas, en particulier au recueil *Black-Label*, publié en 1956. Le troisième recueil du « troisième homme de la négritude », dont l'œuvre « retint peu l'attention des critiques », comme le souligne Gyssels en quatrième de couverture, fait l'objet d'une étude innovatrice qui ne se borne pas à un commentaire détaillé des fragments poétiques. Plusieurs pistes interprétatives sont tracées à l'aide d'une approche multidisciplinaire : à la méthode comparatiste, privilégiée dans l'analyse, s'ajoutent une perspective *gender* et *queer* et une lecture souvent proche de la déconstruction. Ainsi, l'auteure montre sa visée de faire résonner les mots de Damas dans leur polysémie et polyphonie, en tenant compte du contexte de production du recueil et des intérêts personnels du poète guyanais, comme son amour pour le jazz ou les personnalités du monde littéraire qu'il fréquentait (Robert Desnos, Apollinaire, Étienne Léro et des auteurs de la Harlem Renaissance comme Langston Hughes et Claude Mc Kay, entre autres). Le raisonnement mené par Gyssels peut sembler parfois obscur, à cause de nombreuses références extratextuelles, et plutôt personnel ; à souligner à titre d'exemple la présence de quelques « règlements de comptes » entre l'auteure et certains critiques ainsi que de nombreux renvois à des échanges privés par courrier électronique ou téléphone.

Le volume s'ouvre par les poèmes *Léon-Gontran Damas* de Jean Métellus et *Toujours tu viendras* de Damas, auxquels fait suite une introduction (p. 13–20) qui retrace le portrait biographique du poète guyanais, sa production littéraire, sa vie privée et ses « déboires » (mot du sous-titre de l'ouvrage, récurrent dans le texte) d'ordre personnel, professionnel et politique.

Dans le premier chapitre, «“Situations” ou l’Expérience vécue du Noir», Gyssels s’arrête d’abord sur la situation géopolitique de la Guyane française. Elle décrit l’absence d’une activité littéraire notable à l’époque de Damas, en montrant aussi les ambiguïtés de la critique plus récente qui hésite à prendre en considération la littérature guyanaise et semble parfois la négliger complètement. L’auteure se pose ensuite la question si l’oubli à l’égard de Damas avait l’origine dans un «sabotage» mis en œuvre par certains de ses contemporains. Parmi ceux qui sont cités par Gyssels, il suffit de nommer l’Académicien Léopold Sédar Senghor, dont le jugement négatif a profondément influencé la réception de l’œuvre de Damas : «Il ne saurait dès lors étonner qu’au moment du centenaire, en 2012, l’écriture poétique [de Damas] n’ait suscité qu’une poignée d’études de fond, que ce soit en métropole, aux Antilles ou au pays natal » (p. 47). La dernière section du premier chapitre évoque la position de Damas par rapport à la négritude, « toujours à la marge » (p. 51) et déjà au-delà, dans une sorte de « post-négritude », à cause de son style percutant et « l’usage de vocables délibérément impudents » (p. 52) dans son invective adressée au Blanc. Non seulement il est allé plus loin que les « pères du mouvement », Senghor et Césaire, mais il est devenu aussi « précurseur de la créolité » (p. 52) car, conscient de la multiethnicité de son pays natal, il s’éloigne des oppositions binaires entre Blancs / Créoles et Afro-Caribéens, Antillais et Français, Noirs et Blancs, pour annoncer dans sa poésie le dépassement de la dichotomie entre races, classes sociales et genres.

Les chapitres II–V suivent la structure de *Black-Label*. Gyssels donne des sous-titres à chaque section du recueil, appelées ici « Mouvements ». Le deuxième chapitre, « Kalina & la quête de Kayenne » (p. 61–125), prend en examen le premier Mouvement et les thématiques qui y sont traitées. D’abord, l’évocation de l’alcoolisme sous forme de l’abandon au whisky par le poète, leitmotiv visible dans le recueil auquel le titre fait aussi référence. Aidé par « l’état second obtenu par le breuvage » (p. 69), Damas retrace l’histoire des Guyanes loin de l’exotisme et du « doudouisme » typiques à l’époque et propose une « contre-genèse » (p. 82) qui donne la parole au conquis, au métissage, à une « conception identitaire hybride » (p. 82) et « transgenre » là où l’Autre, auquel il s’adresse, est « tantôt masculin, tantôt féminin, tantôt blanc, noir, amérindien » (p. 83). Ensuite, Gyssels analyse les autres éléments présents dans la première section de *Black-Label* : l’image d’un homme en pleurs à Paris (probablement le poète lui-même à l’annonce de la mort de Robert Desnos), la superposition entre Paris et Cayenne, les jeux de mots faits par Damas avec son propre nom, la soulerie et l’errance dans les bars, la reprise pastichée de quelques vers de Prévert, la traite négrière transatlantique, la présence d’André Gide entre les lignes. Le deuxième chapitre s’achève par l’étude de deux derniers thèmes, « l’inertie aux colonies » et « la compétition entre les colonisés » (p. 115).

Le troisième chapitre, « Mouvement II (37–53) : Kasèko, Kaiso ! » (p. 127–185) commence par l'explication de l'expression créole « Kasèko » présente dans le sous-titre, c'est-à-dire « casser le corps », qui se réfère au « rythme extrêmement rapide qui fatigue le corps » (p. 127) de la « biguine », une danse guyanaise. Dans le deuxième Mouvement de *Black-Label*, le thème central du recueil, « le nœud d'amour et de désamour » (p. 127), apparaît d'abord par l'évocation d'une communication impossible avec « Sicy », l'une des muses du poète. Gyssels met en évidence que dans ce Mouvement plusieurs femmes sont citées, mais l'amour est précaire, toujours instable. « Sicy », « Ketty » et d'autres maîtresses sans prénom sont au centre de l'interrogation de l'auteure, qui analyse toutes les facettes de ce « jeu cruel » décrit par Damas où « plaisir et déplaisir, amour et désamour se nouent » (p. 157). L'auteure s'arrête en particulier sur les vers qui décrivent l'impossibilité de l'amour interracial, « l'ultime Ligne à franchir » (p. 176), car le poète noir est confronté au fantasme de la castration, de la dérision de la part de la femme blanche, de la peur de la pendaison, peine destinée aux Noirs accusés de viol.

Le discours amoureux est analysé aussi dans le chapitre suivant, « Mouvement III (57–69) : Kayenne & Désirs comprimés » (p. 187–216), où Gyssels montre comment le désir de cet Autre, indéfini et pluriel, convoité par Damas, se mêle à la musique, au rythme et à la danse. Les questionnements autour de la séduction et du coup de foudre sont examinés à l'aide d'une lecture *queer* de quelques vers qui dévoile la modernité de la poésie de Damas, capable d'inverser les rôles, les genres et les identités. Dans le troisième Mouvement, Damas évoque aussi les paysages de son enfance : Cayenne, sa ville natale, la flore et la faune guyanaises et les délices de la nature créole. Le portrait tracé par le poète de son enfance sous les tropiques n'est pas idyllique et cette section de *Black-Label* se termine par une liste de « désirs comprimés » (p. 214) qui sont ceux de l'enfant colonisé.

Dans le cinquième chapitre, « Mouvement IV (73–84) : Kalypso & Tambour-Ka » (p. 217–249), Kathleen Gyssels définit le dernier Mouvement de *Black-Label* « une fin sous forme de transe libératrice » (p. 217), car pour Damas, le rythme du tambour joue un rôle central « dans ce qui ressemble à une prémonition de sa propre fin, une manière d'exorciser sa grande peur de la mort » (p. 217). La mort et sa dédramatisation (par la danse et le défilé du Carnaval) sont le sujet principal de la dernière section du recueil où sont décrites l'extase et la possession mystique provoquées par les percussions. Dans le dernier chapitre de son ouvrage, Gyssels souligne la fonction de la parade du Carnaval et de sa forme typiquement guyanaise, le « bal paré masqué », qui « permet de franchir la Ligne de la normativité dans le genre » (p. 225). Damas paraît encore une fois particulièrement intéressé à tout ce qui entraîne le dépassement des limites, non seulement dans *Black-Label*, mais dans son art poétique en général ; Gyssels constate pourtant que ces aspects controversés « échappent aux regards des lec-

teurs guyanais et antillais » (p. 232). La dernière partie du chapitre est consacrée à la description de l'« apothéose finale » (p. 242) par laquelle s'achève « le plus hermétique des quatre Mouvements » (p. 248).

Kathleen Gyssels termine son ouvrage par une conclusion, « Démineur de toutes les Lignes » (p. 251–261), où elle tient à rappeler le rôle ambigu de Damas à l'intérieur de la négritude, considéré comme presque un « imposteur » (p. 251) par rapport à Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire. Jaillit alors toute l'importance d'une étude consacrée à *Black-Label* et à son auteur dont l'œuvre qui « signe déjà la post-négritude » (p. 251) reste encore extrêmement actuelle, comme le démontre la récitation de quelques passages de Damas faite par Christiane Taubira en 2013, lors du débat du « Mariage pour tous ». La « Lettre au poète Léon Gontrand Damas » de René Depestre et une bibliographie viennent clore cet ouvrage novateur où la critique essaye de faire sortir de l'oubli une poésie contraire à « toute *normativité* » (p. 258), afin de montrer au lecteur la modernité de Damas, celui qui « par sa démarche *transraciale* et *transnationale* » est parvenu à créer une « poétique *transgenre* et *transmémorielle* » (p. 259).

Alessia Vignoli
Université de Varsovie
alessia.vignoli89@gmail.com